

AU PAYS DES FAKIRS L'Âme du Docteur Kips

par
MAURICE CHAMPAGNE

PREMIÈRE PARTIE
LE SECRET DU « YOGI »

CHAPITRE II

Le Pouvoir d'un fakir (Suite.)

RÉELLEMENT, je le crois mort, mort en emportant avec lui le secret du fakir endormi, ce secret, qui, déjà, m'intéresse au plus haut point.

Kips partage certainement mon appréhension.

Effrayés, nous nous précipitons.

Et, pendant que je tente de le soulever, William, lui, saisit ses mains presque glacées, interroge les battements du cœur.

Mais le nain difforme qui nous servit de guide nous a déjà devancés.

Nous lui voyons verser doucement entre les lèvres entr'ouvertes de son frère une cuillerée d'un cordial renfermé dans un flacon d'argent.

L'effet en est pour ainsi dire foudroyant.

Les yeux clos se rouvrent presque aussitôt, les muscles du visage se détendent, et l'homme, aidé du nain, se redresse lentement.

En même temps il a, en nous regardant, un pâle sourire.

« Excusez-moi, messieurs, murmure-t-il, un moment de faiblesse; mais c'est compréhensible, n'est-ce pas, puisque... dans une heure, au plus tard, je serai mort...

Aussi, ne perdons pas notre temps, j'ai encore tant de choses importantes à vous dire... »

Et, comme Kips fait un geste pour l'engager au repos :

« Non, non, je dois parler, dit-il, le temps presse. Voyons, où en étais-je?... Ah ! oui... Je vous disais que la découverte du fakir endormi devait être pour moi d'un intérêt puissant... Vous allez voir, messieurs, combien j'avais raison de penser de la sorte : A mon retour en Angleterre, j'avais fait transporter le sarcophage dans une petite propriété que je possédais alors en Écosse. Pendant trois ans, cet être endormi, là, près de moi, ne fut guère à mes yeux qu'un objet de curiosité. Il dormait, le fait pouvait être vrai, bien qu'il eût toutes les apparences d'un cadavre momifié, mais mort

ou non, que pouvais-je pour lui ? Rien ! J'ignorais, en effet, de quelle façon il était possible de le sortir de son étrange sommeil. Ce fut le hasard qui me mit sur la voie. Un jour, voulant étudier attentivement le corps de cet homme, ausculter cette carcasse inerte dont la peau rendait, sous le doigt, une singulière sonorité, je me mis en devoir de dérouler les bandelettes qui l'entouraient de la tête aux pieds. Et je fis bien, car en agissant ainsi, je découvris,

Siva contenait la liqueur destinée au réveil. L'autre flacon, portant la tête de lion de la quatrième incarnation de Vichnou, contenait, lui, quelque chose de plus merveilleux sous une apparence modeste. C'étaient six pilules de couleur sombre. Six, pas une de plus, six pilules magiques, qui, d'après des indications traduites en hindi, au verso du papyrus, pouvaient prolonger presque à l'infini l'existence d'un mortel. »

Alors, comme nous réprimions mal un geste de surprise et d'incredulité, notre inconnu ajoute aussi vite :

« Oh ! comme vous, messieurs, j'ai douté, tout d'abord, quel cerveau sain et raisonnable pouvait en effet, croire à semblable chose... Le papyrus était cependant formel, vous connaissez comme moi les dialectes hindous, il vous sera donc facile d'en prendre connaissance. Le voici. »

Étrangement troublé, je saisis le feuillet qu'il me présente, un feuillet jaunâtre que je tends à Kips.

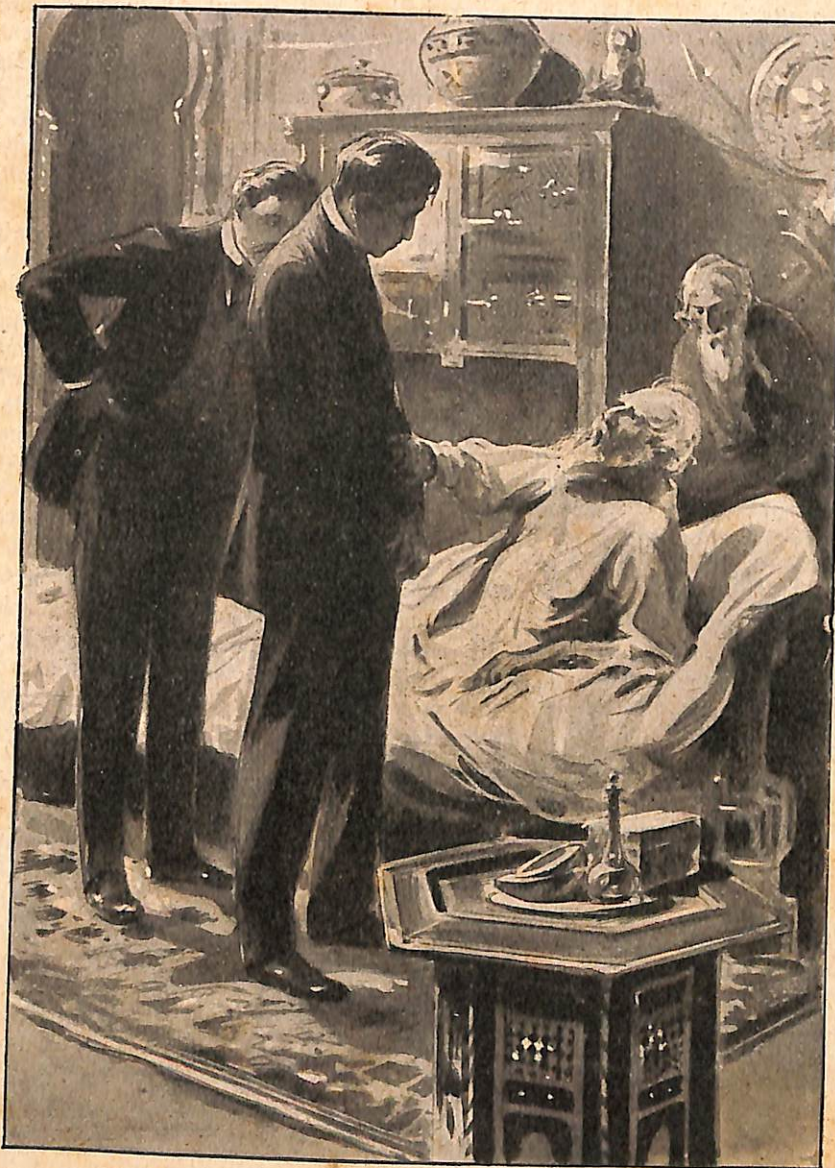
Et notre inconnu continue :

« J'ai douté, oui; mais j'avais tort. Le papyrus, docteur, ne mentait pas, j'en ai eu la preuve par moi-même, oui, la preuve, et je vous la donnerai dans un instant ! Ah ! docteur Kips, ah ! sir Wigdood, que sommes-nous à côté de cet être admirable, que sont les cerveaux de nos plus grands savants, de nos plus grands chercheurs, de nos plus admirables penseurs, en présence du merveilleux, de l'incomparable cerveau du fakir Hakim-Sing ? Rien, rien, entendez-vous; car ce prêtre inconnu ne s'est pas contenté de combattre les mille maux dont souffre notre déplorable humanité, non, cherchant plus loin, allant plus haut, il est parvenu à rendre à nos tissus

usés leur force première, à nos muscles fatigués leur élasticité, à notre sang les globules généreux et vivifiants. Sous le volume ridicule de capsules à peine grosses comme un dé à coudre, ce génie a réuni tous les principes de force et d'énergie nécessaires à soutenir éternellement, — éternellement, vous entendez bien, — le corps et la machine humaine. Et ne croyez pas, messieurs, qu'il n'y ait là qu'une promesse pour l'avenir, non, le fait est réel, indéniable, flagrant. Chacun de ces globules redonnait à l'homme quarante années d'existence; je dis quarante années. »

— Vous vous en servîtes donc ? questionne Kips.

— Oui, répond l'inconnu. Mon frère



L'ÂME DU DOCTEUR KIPS

« Il faut croire, » dit le vieillard d'une voix rauque. (P. 78, col. 2.)

sous l'aisselle droite de mon dormeur, une sorte de paquet enroulé dans des feuilles aromatisées. Ce paquet se composait d'un second papyrus couvert de caractères hindous et de deux petits flacons de forme singulière. Je connais presque tous les dialectes de la terre des radjahs; la lecture du papyrus, écrit celui-là en mâhârachtri qui est le prâkrit ou idiome populaire par excellence, fut pour moi jeu d'enfant. Hakim-Sing avait-il prévu la désertion ou la disparition des prêtres chargés de surveiller son sommeil et de préparer son réveil, je l'ignore; mais la chose est probable, car le papyrus indiquait le moyen de le tirer de cette mort factice dans laquelle il était plongé. Le flacon portant le trident symbolique de

avait soixante-trois ans et j'en avais, moi, cinquante-huit, le jour où nous trouvâmes à Jarjira-Digh le sarcophage renfermant le fakir; or, docteur Kips, or, sir Wigdood, savez-vous à quelle date nous fîmes cette merveilleuse découverte? Non, non, vous ne le devineriez pas... Ce fut exactement, vous m'entendez, exactement, le 18 janvier 1826. Il y a aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans!... quatre-vingt-cinq années de cela!...

Un moment stupéfaits, nous le regardons, et, presque malgré moi, je murmure :

« 1826... mais alors, vous avez aujourd'hui près de... »

L'étrange vieillard me sourit, et, m'interrompant :

« C'est cela, fit-il, vous comptez admirablement. Oui, oui, nous sommes des centenaires. J'ai cent quarante-trois ans, sir Wigdood, mon frère cent quarante-huit, et si deux des mystérieux globules n'avaient été sottement sacrifiés par moi en de stériles analyses, nous aurions pu vivre encore chacun quarante années nouvelles, soit près de deux cents ans. Mais que voulez-vous, il était écrit que cela ne devait pas être, et notre heure est venue; nos forces, que nous ne pouvons plus renouveler, s'épuisent. Encore quelques minutes et nous subirons l'éternelle loi commune; mais que m'importe, puisque vous vivez, puisque vous saurez le secret que ce fakir maudit ne m'a pas révélé, car vous le saurez, vous, docteur Kips, vous le lui arracherez, j'en suis sûr! Il le faut, entendez-vous?... il le faut!... approchez-vous, oui, là, plus près, encore car je sens que... ma voix s'affaiblit, et il faut, il faut que vous sachiez, que je vous dise, avant de mourir, le moyen... le seul moyen de faire parler cet homme. »

CHAPITRE III

La suite d'un mystère.

Troublés par l'accent de notre interlocuteur, plus émus, au fond, que nous ne voudrions le laisser paraître, nous nous refusons cependant, Kips et moi, à ajouter une foi absolue à ce que nous venons d'entendre.

Que cet homme et son frère soient des centenaires, certes, c'est fort possible, mais qu'ils doivent cette longévité remarquable à la drogue mystérieuse du fakir, c'est évidemment autre chose.

Sans doute l'étrange vieillard voit-il passer dans nos regards comme une lueur de doute et d'incrédulité, car le voilà qui se penche péniblement vers nous.

Sa respiration est plus courte, plus saccadée. Quant à notre guide, au nain, toujours appuyé contre l'oreiller de son frère, il semble somnoler, les yeux entièrement clos, et paraît se désintéresser de tout ce qui se passe autour de lui.

Nous entend-il, même?

C'est peu probable.

Dans tous les cas, il n'approuve ni ne désapprouve ce que nous

raconte et nous explique son frère. Son indifférence est complète, son immobilité absolue.

Cependant le vieillard fait un effort visible pour parler encore.

Je devine, je comprends qu'il veut nous convaincre.

Sa main tendue vers nous enserre le poignet de Kips. Il l'attire à lui.

Sa voix maintenant est rauque, un peu sourde.

« Il faut croire, balbutie-t-il, il faut... Si vous doutez, tout est perdu et l'humanité demeure ce qu'elle est... La vie... la vie éternelle... songez donc, docteur. Quelle découverte!... Qu'il vous donne son secret et la face du monde est changée. Or, ce secret, il vous le donnera... oui, je vous le jure!... Tenez!... tenez!... Prenez! Prenez cela... »

Fiévreusement, il a fouillé sous son oreiller, de sa main libre, et nous tend deux flacons, l'un complètement vide, c'est celui aux pilules merveilleuses sans doute, l'autre encore à moitié plein d'un liquide rougeâtre et sirupeux.

Et il parle toujours, la voix sifflante, la poitrine oppressée.

« Prenez! dit-il. Prenez! C'est l'élixir qui vous permettra de sortir Hakim-Sing du sommeil dans lequel je l'ai replongé depuis près d'une année. Quelques gouttes suffisent pour obtenir une sorte de résurrection partielle, résurrection qui ne dure que quelques heures. Si vous vidiez entre ses lèvres tout ce qui reste de cette étrange liqueur, le fakir se réveillerait pour toujours. Si cela était, vous le comprenez sans peine, l'homme garderait son secret comme il l'a gardé avec moi. A l'heure actuelle, retenez bien ceci, docteur, le flacon ne contient plus que les doses nécessaires pour le réveiller deux fois... Ces doses vous suffiront, j'en ai le ferme espoir. Hakim-Sing sait, en effet, et vous le lui rappellerez au besoin que, lorsque ses yeux se rouvriront une fois encore, il faudra qu'il parle sous peine de retomber dans l'éternel sommeil. »

Et comme ni Kips, ni moi, ne faisons un mouvement, c'est presque de force qu'il nous remet les deux flacons.

A présent, il ne dit plus un mot; mais son regard, attaché sur le nôtre, cherche à lire la promesse désirée.

En moi, se livre à cette minute un singulier combat.

Je voudrais promettre quelque chose à cet homme qui va mourir; mais je suis arrêté par l'énormité de l'acte à accomplir. Heureusement, à cette minute même, la voix de Kips se fait entendre, et cela m'est un vrai soulagement.

« Il ne vous a rien révélé, dit-il, qui vous prouve qu'il agira autrement, avec nous? »

L'inconnu n'hésita pas. Il se redresse, rassemblant ses forces :

« La crainte, clame-t-il, la crainte affreuse de retomber dans le sommeil dont nul ne se réveille... Il a lutté avec moi, voulant gagner du temps, espérant me lasser; mais devant la certitude de la mort, il cédera! Il cédera!! Il cédera!!! »

Il rugit ces deux mots comme pour bien nous les faire entrer dans le cerveau.

La chose est, en effet, possible.

Néanmoins, Kips ne semble pas du tout convaincu.

« Mais ce secret, reprend-il, êtes-vous certain qu'il existe? Ces globules étranges ont-ils réellement le pouvoir que vous leur accordez? »

Il a certainement jeté cette phrase comme argument suprême.

Au fond, devant la ténacité, la volonté de l'inconnu, je sens qu'il est déjà tout acquis à son désir.

Je l'observe à la dérobée, puis mes yeux vont vers le mourant.

Celui-ci nous regarde toujours.

Dans un effort suprême, il parvient à parler encore.

Mais pour l'entendre, c'est nous qui, cette fois, devons nous pencher sur lui.

« Ce fut, dit-il, trois mois à peine après avoir lu le second papyrus et pris connaissance de la découverte merveilleuse d'Hakim-Sing, douze semaines exactement, après que j'eus fait inutilement, hélas! l'analyse de deux des précieux globules, que Jack, mon frère chéri, tombant gravement malade, fut condamné par les plus hautes sommités de notre pays. Déjà, il râlait, plongé dans le coma, lorsque je songai au secret du fakir. Nous n'avions pas osé jusqu'à ce jour nous servir de cette redoutable découverte. Devant la mort qui menaçait cet autre moi-même, je n'hésitai pas. Jack prit la drogue inconnue et *Jack ressuscita*. Quelques semaines plus tard, ce fut mon tour, et mon frère m'ayant fait prendre l'élixir de vie, moi aussi, comme lui, je survécus au mal... De ce jour, côte à côte, notre vie s'écoula calme et sans maladie, et... quarante ans passèrent, quarante ans exempts de souffrance et durant lesquels nous ne nous sentîmes même pas vieillir. Ce fut seulement vers la fin de ce temps qu'à nouveau nous nous rendîmes compte que nos forces déclinaient. Heureusement, il nous restait deux autres globules. Nous les primes, docteur, nous les primes et quarante nouvelles années passèrent. *Ces quatre-vingts ans de survie se terminent aujourd'hui*. Dans quelques minutes nous ne serons plus de ce monde. Tout ce que je

viens de vous révéler est l'exacte vérité. Si près de mourir, on ne ment pas... Et maintenant que je vous ai convaincus, car je vois, je sens que vous me croyez tous les deux, me laisserez-vous mou-

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1912 (tome 31 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

rir désespéré ? ce secret terrible et admirable, ne chercherez-vous pas à le connaître ? Me ferez-vous repentir de vous avoir choisis à la minute suprême ? Non ! non ! vous ne le voudrez pas... Allons, docteur Kips, allons, sir Wigdood, relevez la tête et jurez !... Jurez sur ces deux mourants qui vous écoutent que vous vous servirez de cette liqueur pour réveiller cet homme, jurez de briser ce flacon s'il refuse de répondre. Jurez !... jurez ! et nous... et nous... »

Nous n'en entendons pas davantage.

A ce moment, la voix de l'inconnu qui s'est faite, sur la fin, plus forte, plus volontaire, se brise brusquement dans une sorte de sanglot ou de râle.

J'entends encore, comme dans un souf-
fle, un mot, ou, pour mieux dire, un nom :
« Jack ! »

Puis, c'est tout.

Autour de nous, c'est à présent le silence, un silence profond, que rien ne vient troubler.

Instinctivement, nous relevons la tête.

Et nous restons muets, pâles et le cœur étrangement serré, devant le spectacle que nous avons devant les yeux.

L'inconnu a dû faire certainement l'effort suprême pour nous imposer le serment qui lui tenait au cœur, pour chercher à nous convaincre.

Épuisé, il est retombé en arrière, sur son oreiller.

Dans un mouvement presque machinal, son bras droit est venu se placer au-dessus de la tête du nain toujours immobile, et sa main grande ouverte repose sur le crâne du pauvre être difforme.

Et ces deux hommes, qui ont dû certainement s'adorer, ne font plus un mouvement, leurs yeux sont clos et leurs traits ont pris une sérénité admirable.

Je m'approche.

Mes doigts touchent ces fronts d'où, lentement, se retire la chaleur.

L'un, celui de l'infirme, est déjà glacé...

L'autre est tiède encore...

Et je remarque, au bord des paupières grandes ouvertes de ce dernier, deux grosses larmes qui sont restées là et n'ont pas eu le temps de couler le long des joues d'ivoire jusqu'à la barbe blanche.

Et j'éprouve, tout à coup, comme un vague sentiment d'admiration et de respect, devant le calme de ces deux hommes qui viennent de mourir ensemble, côte à côte : sans bruit, presque dans les bras l'un de l'autre, loin de tout, loin de tous.

Kips, lui, s'est tout de suite rendu compte de ce qui arrivait.

Sous ses doigts les cœurs ne battent plus, aucun souffle ne vient ternir la petite glace qu'il place, durant une minute, devant les lèvres closes des deux mystérieux inconnus.

Tout est fini pour eux.

(A suivre.) MAURICE CHAMPAGNE.

PRÉSAGES NÉFASTES

Les Superstitions royales

Tous les mortels sont plus ou moins superstitieux, constatation véridique, non seulement pour l'humble prolétaire, mais aussi pour les puissants qui gouvernent les nations. La garde qui veille aux barrières de leurs palais ne peut empêcher la superstition d'y pénétrer. D'ailleurs voyez et jugez.

A la Hofburg, le palais impérial de Vienne, l'apparition du fantôme de la Dame blanche est regardée comme l'annonce de la mort prochaine d'un membre de la famille régnante. Ce spectre redouté avait été vu la veille de la fin tragique de la pauvre impératrice Elisabeth, assassinée en Suisse.

On voit roder dans le Schloss, palais impérial de Berlin, un gigantesque balayeur armé d'un énorme balai, une semaine avant la mort d'un membre de la famille des Hohenzollern.

Tous les enfants du Kaiser ont, de par la volonté de leur père, dormi jusqu'à l'âge de deux ans dans le fameux berceau des Hohenzollern. Ce berceau en chêne noir, orné de curieuses sculptures et datant au moins de deux siècles, possède, paraît-il, la vertu de préserver les tout petits des convulsions et du croup.

Une autre superstition particulière à cette famille est celle-ci. Elle est absolument persuadée que les souverains de sa dynastie sont à l'abri des balles de plomb ou d'acier. Seules les balles en argent ou en or peuvent les atteindre. Cette superstition a été, en quelque sorte, confirmée en 1878, quand Nobiling tenta d'assassiner Guillaume I^{er}. Lorsque la balle fut extraite de la blessure, on constata qu'elle était en argent.

Le czar de Russie ajoute pleinement foi à une vieille superstition très répandue parmi ses sujets : c'est qu'une femme d'une beauté merveilleuse, habillée tout de blanc, le front orné d'une couronne de roses blanches, est la messagère fatale de sa famille. On raconte à ce propos que, le matin de son assassinat, Alexandre II, grand-père du czar actuel, trouva sur son lit une branche de roses blanches voilées d'un crêpe noir qui, d'après la tradition, y avait été laissée par l'apparition.

Au cou de la Vierge d'Almudena, statue ornant un des parcs les plus fréquentés de Madrid, l'on peut voir, suspendue par une chaîne d'or, une magnifique bague sertie de diamants et de perles. Cette bague est la plus en sûreté que dans les coffres de la Banque d'Espagne. Des milliers de gens passent tous les jours devant la statue, mais jamais Espagnol, fût-il le plus grand vaurien, ne toucherait à l'anneau de la Vierge, car on lui attribue le pouvoir de faire mourir celui qui le porte.

L'histoire de cette bague est tout à fait étrange. Alphonse XII en ayant fait cadeau à la reine Mercédès, son épouse, celle-ci mourut un mois après. Le roi donna alors la bague à sa sœur Maria qui mourut également quelques jours après. L'anneau étant revenu au roi, celui-ci l'offrit à la grand-mère de sa femme, la reine Christine, et celle-ci décéda à peine trois mois après. Le souverain le plaça alors dans son propre coffret à bijoux, il disparut moins d'un an plus tard. La reine régente, ne voulant pas risquer sa vie, ne garda pas la bague funeste qu'elle fit suspendre au cou de la Vierge.

L. KUENTZ.

Sauvages de Haute Brousse

LES TOMAS

par
AUGUSTE TERRIER

II. — UNE TRIBU D'AVENIR

Les Tomas, écrit le lieutenant Bouet dans son rapport, nous offrent le charme puissant de l'inconnu... Dans les guerres de races qu'ils soutinrent, les grands chefs tomas, Koko, Kokogo, N'Zebela Togba et autres petits Samory, mirent à feu et à sang des régions jadis très prospères qui ne sont plus, hélas ! aujourd'hui que vastes mers de haute brousse, asile préféré des éléphants et des grands fauves, qui vivent et se multiplient parmi les ruines de villages morts.

La carte publiée dans le précédent numéro montre mieux qu'un exposé l'emplacement de cette tribu qui occupe le long de la frontière franco-libérienne, entre la rivière N'Toffa et la haute Makona, un territoire de près de 5,000 kilomètres carrés. Le lieutenant Bouet croit que les Tomas sont au nombre de 500,000 individus ; ils formeraient donc l'une des plus fortes agglomérations de cette région.

Leur religion est un fétichisme grossier. Les sorciers sont les maîtres. Ils fabriquent et vendent toutes sortes de gris-gris qui consistent généralement en mélanges de sang figé, de râpures de noix de kola, d'huile de palme, de dents de fauves, de cornes de biches ou de moutons, le tout enveloppé dans un lambeau de la bête sacrée qui est pour eux la panthère. Les sacrifices aux esprits divins sont fréquents : poulets blancs, moutons ou bœufs, fruits variés sont offerts à l'occasion du moindre événement, mais on n'a jamais trouvé la trace de sacrifices humains.

Là aussi on commence à constater l'infiltration lente de l'islamisme. Gros problème qui préoccupe beaucoup les gouvernements de l'Afrique occidentale. Récemment encore, dans un rapport officiel, l'administrateur Robert Arnaud étudiait les moyens dont se servent les marabouts musulmans pour gagner à la religion du Prophète ces noirs fétichistes. De temps en temps on apprend qu'un marabout est allé s'installer dans quelque village lointain et qu'il y a ouvert une école et une petite mosquée : les enfants y vont pour apprendre quelques notions de lecture et d'écriture, et par-dessus le marché on leur enseigne quelques rudiments du Coran. Quelques-uns vont ensuite près des marabouts plus instruits.

« En général, écrit M. Arnaud, ils ne sont admis à suivre les leçons des grands marabouts que lorsqu'ils sont capables de réciter le Coran mot par mot. Ce travail demande aux noirs un effort énorme de mémoire et de volonté ; ignorant le sens des textes qu'ils retiennent dans une langue étrangère, dont la syntaxe et le vocabulaire diffèrent profondément de leur idiome natal, ils doivent passer de longues années à annoncer, à rabâcher les leçons écrites sur les planchettes ; une foi puissante aide le néophyte à accomplir cette tâche après laquelle il sera mûr pour l'étude des livres saints et de la grammaire. Revenu à son village, entouré du prestige qui, en pays noir, s'attache au savant, il lui sera facile de réunir autour de lui les enfants de ses anciens camarades et de leur communiquer une partie de sa science ; c'est fort volontiers qu'ils imiteront derrière lui les gestes consacrés de la prière et qu'ils écorcheront quelques

(Suite et fin.) Voir le n° 812.



Le village indigène de Bofasso.

mots d'oraison; bientôt vêtus de blanc, le maintien grave, ils seront assidus à toutes les cérémonies de l'Islam. Des fétichistes se join-

dront à eux, entraînés par l'exemple, associés sans peine à la petite communauté. Bientôt, une mosquée s'élèvera, construite

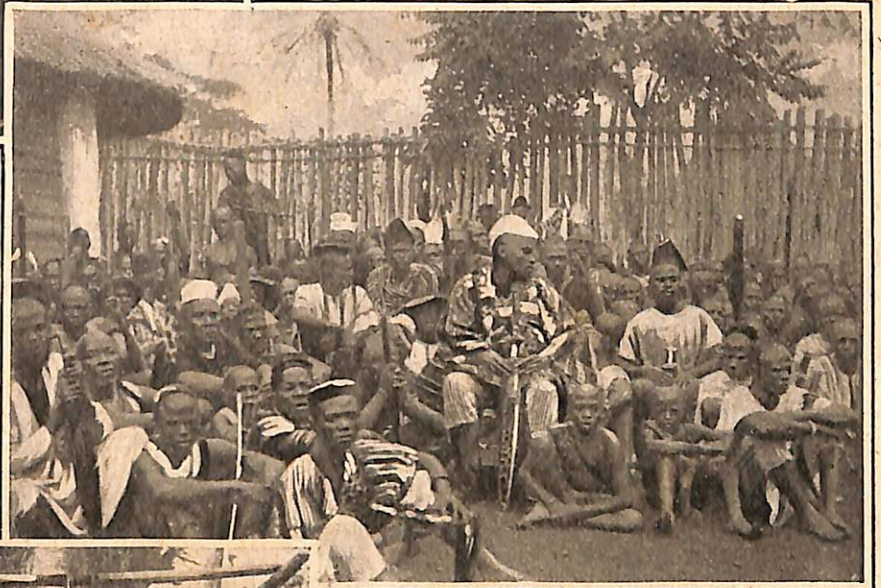


Grand chef toma, N'Zebela Togba.

à frais communs, et un nouveau groupement nombreux sera né.»

Les marabouts musulmans qui font ainsi de la propagande islamique emploient tous les moyens pour arriver à leurs fins et aussi pour extorquer aux naïfs d'importantes aumônes. Ils leur annoncent que le mahdi va venir, leur vendent des amulettes, se font donner des bœufs, des moutons, des ballots d'étoffes et leur débitent à des prix exorbitants de l'eau qu'ils disent avoir puisée au fameux puits de Zemzem à la Mecque et qu'ils ont extraite en réalité de la mare voisine. Si les indigènes résistent, ils emploient la menace: en février 1907, près de Kouroussa, un marabout étranger au pays, se prétendant envoyé d'Allah, déclara qu'il mettrait le feu au village, si dans les trois jours il ne lui était pas offert des cadeaux dignes de son maître, et comme la population ne donna rien, elle eut à éteindre trois jours après un incendie qui détruisit une trentaine de cases. Peu après, un autre marabout vint dans la région et annonça qu'il rapportait de la Mecque un talisman précieux: quiconque s'abstiendrait de l'acquiescer aurait sa récolte dévastée par une inondation. Les pauvres le payaient deux ou trois sous. Les plus riches durent aller jusqu'à huit ou dix francs.

Tisserand dans le Sankavan



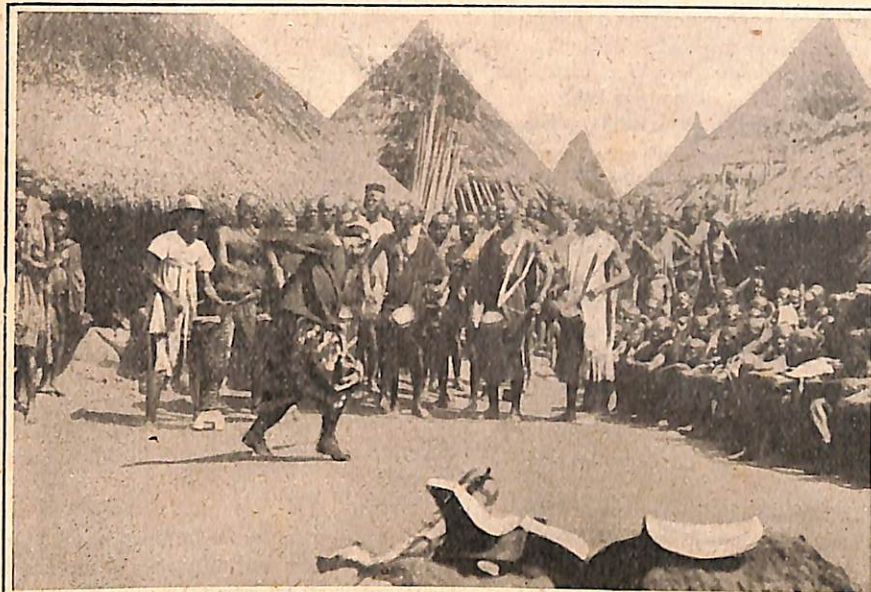
Les chefs tomas de la province de Guizima; au centre figurent N'Zapa, Zolou et Koiama.

ment, s'engouffrèrent dans la forêt. Les Tomas chassent l'éléphant avec des fusils de traite dans lesquels ils introduisent une petite lance d'environ cinquante centimètres de longueur et dont le fer, en forme de grattoir, est fixé dans une tige de bois très dur: avec cette arme ils atteignent la bête au défaut de l'épaule. D'autres fois ils l'attendent à l'affût, à proximité du ruisseau où elle vient boire, et lui tirent presque à bout portant



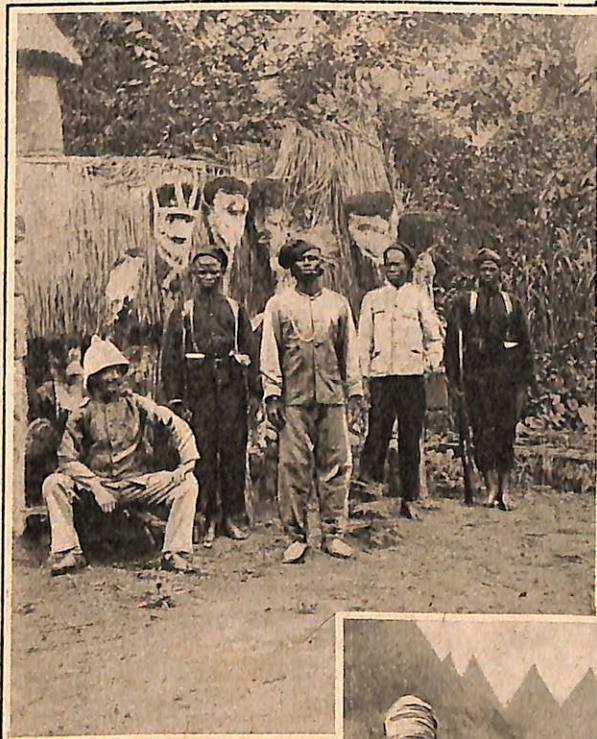
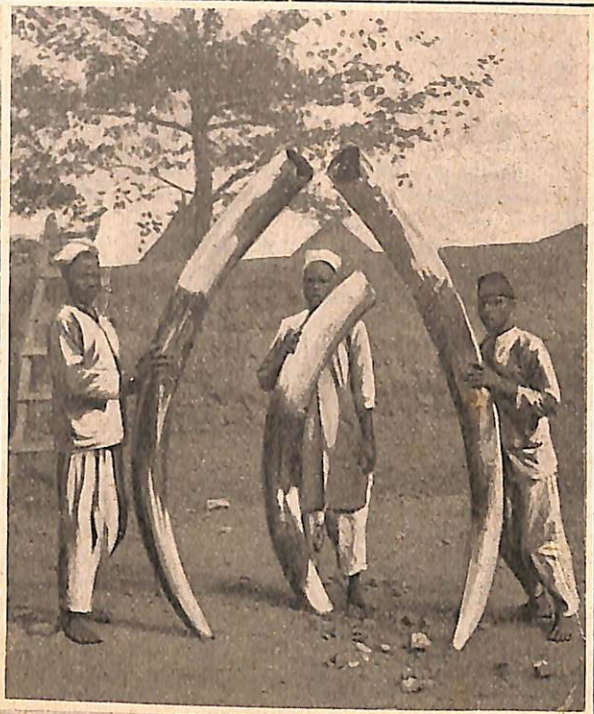
SAUVAGES DE HAUTE BROUSSE — LES TOMAS

Types d'hommes indigènes de la province de Kissi, Guinée française.
(Phot. du Lieutenant Bouet.)



Le vieux sergent Togana Taraore dansant au son du tam-tam du chef Sulou du village de Karessala.

dans l'œil une énorme balle de plomb. Les pointes d'ivoire se vendent admirablement aux factoreries européennes.



Groupe de tirailleurs auprès des fétiches tomas.

Les marchés tomas sont très actifs, mais on y procède surtout par échange. Le dioula ou colporteur, qu'on rencontre sur toutes les routes du Soudan, troque là ses bœufs et son sel contre de l'ivoire et des noix de kola qu'il ira revendre très cher ailleurs. « A huit heures du matin, écrit le lieutenant Bouet, il n'y a souvent encore personne sur le marché. Tout à coup, comme d'un commun accord, des caravanes de marchands débouchent de toutes parts en



Le dioula échange ses marchandises contre l'ivoire qu'il revend très cher sur les marchés tomas. Pont de bois sur des pilotis.



SAUVAGES DE HAUTE BROUSSE — LES TOMAS

l'am-tam de vieilles femmes tomas en l'honneur des soumissions récentes.
(Phot. du Lieutenant Bouet.)

files interminables presque exclusivement composées de femmes. Bientôt le marché bat son plein. Un indescriptible brouhaha s'élève de cette mer moutonneuse et va se fondre au loin en un bourdonnement énorme. Au travers de la foule passent et repassent les marchands étrangers, hommes et femmes, offrant à grands cris leur marchandise. D'autres, accroupis à l'écart, devant leur pacotille, sucre, allumettes, hameçons, mercerie et verroterie, lancent d'instant en instant un coup d'œil vers leurs bœufs qui paissent, au piquet, à quelques pas de là, en attendant que se présente un acheteur. Ils eurent ces bêtes à bon prix et ils comptent en retirer un joli bénéfice, car le Toma, qui ne vend ses bœufs qu'à regret, ne craint pas de les acheter fort cher.

Si le marché ne se fait pas

par échange, la seule monnaie vraiment courante est la « guinzée », sorte de tige de fer de 40 à 60 centimètres de longueur, affectant la forme de l'une des branches d'une pincette. Elle pèse de 120 à 140 grammes et vaut un peu moins de dix centimes : pour payer cinq francs il en faut donc un poids de huit kilos environ ! Notre monnaie commence d'ailleurs à pénétrer, mais souvent les heureux possesseurs de nos pièces de cent sous les font fondre et en tirent des bijoux pour leurs femmes. Les forgerons font en effet des colliers, des bagues, des bracelets. L'art n'est pas inconnu chez eux : ils produisent de jolies poteries et surtout de jolis objets de maroquinerie, notamment en peau de panthère.

Demain les Tomas formeront l'un des peuples les plus industriels de cette partie de l'Afrique occidentale. Le Kissidougou, les pays tomas et guerzés, n'attendent que le chemin de fer et des moyens de transport pour donner de très belles récoltes. Ils nous ont coûté de rudes efforts, mais la moisson est maintenant prochaine.

— AUGUSTE TERRIER.



Souvenirs de la Nouvelle-Zélande



Vous seriez inexcusable d'ignorer l'existence de « Jacques Pelorus », si vous aviez passé quelque temps en Nouvelle-Zélande. Il est rare qu'un journal des Antipodes ne consacre pas chaque mois un ou plusieurs « échos » à ce personnage.

Quand un steamer, venant d'Europe ou d'Australie, se rend à Wellington en empruntant la French Pass, le détroit qui sépare l'île Dumont-d'Urville de Middle-Island (la plus grande des îles de la Nouvelle-Zélande), les passagers, avertis à l'avance par l'équipage, se postent aux bons endroits pour guetter l'apparition de « Jack » qui a causé tant de tracasseries aux naturalistes.

Neuf fois sur dix, il ne trompe pas leur attente, surtout quand la mer est calme. On voit bientôt accourir du large, ou surgir d'un des nombreux fjords qui échancrent profondément la côte, une masse argentée qui, à très peu de profondeur, vient se ranger le long du navire.

Pelorus Jack est long environ de cinq mètres; près de ses nageoires pectorales, il mesure, autant qu'on ait pu en juger, deux mètres de « tour de taille ».

On croit, sans pouvoir l'affirmer, toutefois, qu'il appartient à cette espèce de petites baleines désignée scientifiquement par le nom de *Grampus Griseus*. Mais ces cétacés sont généralement d'une couleur chocolat foncé, tandis que *Jack* est couleur pie, avec de grandes taches brunes et grises, de formes irrégulières.

Quand il nage très près de la surface, ce gris clair tourne au blanc, et c'est même cette couleur qui domine quand il nage très vite, si bien que, sans s'apercevoir qu'ils furent le jouet d'une illusion optique, des voyageurs ont cru pouvoir affirmer que la « robe » de cette mystérieuse créature est d'un blanc éclatant.

Mais revenons à bord du steamer que le capitaine a lancé à toute vapeur, de peur d'arriver en vue de Wellington à la nuit tombante.

Matelots et passagers se sont groupés sur les passerelles, impatients de savoir si *Pelorus Jack* trompera leur espoir ou s'il viendra saluer le

monstre d'acier qui pénètre dans ses domaines.

Un remous décèle son approche. En quelques secondes, il a franchi la distance, piquant droit sur le navire. Maintenant, il se range le long du bord, jusqu'à le frôler, et navigue de concert avec lui.

Sur la requête des passagers amusés, le capitaine ordonne aux mécaniciens d'augmenter la vitesse. Le loch accuse quatorze nœuds, quatorze nœuds et demi, mais *Jack* ne se laisse pas dépasser. Et ce qu'il y a de vexant pour l'industrie humaine, c'est que l'effort demandé aux machines secoue le navire d'un bout à l'autre, tandis que le cétacé, lui, continue à donner ses nonchalants coups de queue comme si de rien n'était !

Et l'on dirait vraiment qu'il est emporté en avant par le tournoiement d'une turbine invincible !

Comme s'il voulait exhiber ses talents natatoires, il passe parfois sous la quille et apparaît de l'autre côté du navire sans avoir perdu un pouce de distance.

Il lui arrive aussi de se rouler plusieurs fois de suite à la surface, sans ralentir sa marche, et si près du navire que sa peau huileuse frotte les plaques de tôle.

Ce curieux et étrange manège dure généralement une demi-heure. Saluant le steamer d'une dernière cabriole, *Jack* plonge et disparaît aux yeux des spectateurs émerveillés, leur laissant la conviction qu'il n'a pas voulu les humilier en profitant de tous ses avantages, et qu'il eût pu tracer des cercles autour du navire en nageant à la vitesse de trente nœuds !

Mais nous n'en avons pas fini avec le mystère qui enveloppe la baleine néo-zélandaise !

On remarque d'abord qu'il est le seul cétacé de son espèce, que l'on ait jamais vu dans ces mers. En outre, comme nous le notions plus haut, il diffère essentiellement par sa couleur des baleines du genre *Grampus Griseus* répandues sur plusieurs points du globe. Tous les marins, tous les naturalistes sont d'accord sur ce point.

Mais la différence est encore plus saisissante en ce qui concerne les mœurs et habitudes. Les navigateurs ont assisté souvent aux efforts de certaines baleines qui se frottent contre la quille d'un navire arrêté pour se débarrasser des parasites qui ont pris asile sur leur corps gigantesque. Mais elles se gardent bien de s'approcher d'un navire en marche.

Voici une autre constatation étrange. Depuis un demi-siècle que les navires européens fréquentent régulièrement ces parages, *Pelorus Jack* n'a jamais manqué de venir les saluer de ses cordiales cabrioles à leur entrée dans la French Pass. Et les marins affirment, de leur côté, qu'ils ont toujours connu la mystérieuse baleine. Leurs ancêtres avaient déjà fait sa connaissance il y a trois siècles !

On ne saurait mettre en doute l'intelligence de *Pelorus Jack*. Voici un trait entre mille.

Il y a huit ans, un vapeur le blessa. D'autres disent qu'un passager imbécile lui logea dans la peau une balle de revolver. Toujours est-il que *Jack* prit en grippe ce steamer qui faisait le cabotage entre les ports néo-zélandais. Il le reconnaissait de loin et se gardait bien d'approcher. Qu'on s'étonne que le populaire cétacé soit devenu pour la Nouvelle-Zélande comme une institution nationale ! Le Parlement de la colonie mit récemment en discussion un projet de loi qui prévoyait des peines sévères pour quiconque ennuierait ou « molesterait » *Pelorus Jack*.

Et voilà ce qu'on ne trouve qu'aux Antipodes : une baleine, pupille du gouvernement !

— A. LEBLANC.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

Les Aventures

de « *Propre-à-Rien* »

par

Jules LERMINA

DEUXIÈME PARTIE

Le Complot



Chapitre I

Un beau voyage. (Suite.)

JACQUES, démonté, avait la tête à l'envers.

Voyons, il n'était pourtant pas un imbécile : c'est vrai qu'il manquait d'expérience, mais s'il raisonnait un peu, il se disait qu'il avait peut-être tort d'avoir, comme dirait la Sardine, de la confiance à revendre.

Avait-il donc beaucoup à se louer de l'humanité et de ce qu'il connaissait de la vie ? Quelles sympathies avait-il rencontrées ? On l'avait persécuté, et quand enfin le mystère qui lui cachait son passé s'était un peu éclairci, qu'avait-il trouvé ? Un drame terrible dans lequel son père jouait l'effroyable rôle de victime...

Pourquoi donc supposer que tout allait si bien ici quand jusque-là tout avait été si mal...

La Sardine avait-il deviné juste ? Et la petite Mara ? sans phrases, d'un seul mot, elle avait confirmé l'opinion du vieux matelot... Mais s'ils étaient mauvais tous deux, ce van Dorp et ce Korff, contre qui donc exerceraient-ils leur méchanceté ?

Contre la femme, cette pauvre créature brisée par la douleur...

Et contre l'enfant !

Quand Jacques conçut cette idée, son sang ne fit qu'un tour.

Ah bien, non ! par exemple !...

Il fallait tenir conseil de guerre.

La Sardine ne semblait pas en humeur de causerie : tout le temps qu'il avait de libre, il le passait à rôder de-ci de-là, se glissant jusque dans les dessous du navire, dans la cale, s'arrangeant d'ailleurs pour n'être pas vu.

Aussi il s'abouchait avec les autres matelots, les questionnait sur des détails qui semblaient fort l'intéresser, mais auxquels nul ne paraissait attacher aucune importance... Les hommes recrutés par M. Thomas appartenaient à la catégorie des parfaits blasés qui ne demandent qu'à bien manger, bien boire et ne pas trop se la fouler.

Sur l'*Etoile-d'Or*, c'était l'idéal.

Alors pourquoi se creuser le ciboulot ? On venait de quelque part, on arriverait quelque part, on repartirait pour autre part, et ça ferait le compte... Le capitaine ? Eh ben, quoi, c'était un capitaine comme les autres, pas rigolo, pas causeur... qu'est-ce que ça pouvait faire ?

Et Korff ? Il savait son affaire, on n'avait rien de plus à lui demander...

Quant à la jeune dame et à l'enfant, ils ne s'en occupaient même pas. Elle ne parlait à personne, personne ne lui parlait, c'était pas du monde pour les marsouins. Elle avait ses affaires, ils avaient les leurs, chacun pour soi...

En somme, tout l'équipage se fichait de tout, sauf d'une seule chose, qui lui tenait au cœur et qui provoquait des murmures.

On n'avait ni eau-de-vie, ni rhum, ni tafia. Ça, c'était trop dur.

Korff, qui, naturellement, aurait été très heureux de satisfaire les goûts de tout le monde, se retranchait derrière les ordres formels de Van Dorp.

Une députation s'était hasardée à aller trouver le capitaine pour réclamer, ne fût-ce qu'un petit verre de temps à autre... Van Dorp avait répondu très posément, mais sèchement, qu'il avait la garde d'une femme et d'un enfant et qu'il maintiendrait la discipline envers et contre tous...

Sacrée femme et sacré enfant !... comme si une goutte de rhum pouvait les compromettre ! Pourtant on devait reconnaître que, pour un beau-frère, il se conduisait crânement bien vis-à-vis de sa belle-sœur.

Et le navire marchait toujours.

Encore deux jours et on apercevrait les côtes d'Amérique.

Pour un beau voyage, il n'y avait pas à dire, c'était un beau voyage. Pas un orage, pas un coup de vent, pas la plus légère avarie.

« Ça ne fait rien, disait Jacques à la Sardine, j'ai une rude chance... pour un novice comme moi, une tempête, ça aurait été dur... »

— Alors, espèce de Propre-à-rien...

— Papa Lambremer !...

— Non, je le dis... et je le répète... tu n'as donc pas plus de nez qu'un poisson cuit... pas plus d'yeux qu'un chien aveugle...

— Que veux-tu dire?... au lieu de m'injurier, mieux vaudrait s'expliquer... »

Il faisait nuit profonde : le vieux et le gars étaient dissimulés derrière un énorme tas de cordages.

« Eh bien, mon petit, regarde un peu au fanal de la dunette... qu'est-ce que tu vois?... »

— Deux ombres, le capitaine et Korff qui causent...

— Très animés, pas vrai?... sais-tu ce qu'ils se disent?... »

— Comment le saurais-je puisque je ne puis rien entendre...

— Pas besoin. Moi, je sais... ils complotent... voilà !... Qu'est-ce qu'ils complotent, je n'ai pas encore pu le deviner... mais vois-tu, mon pauvre Propre-à-rien, si nous arrivons à la côte, eh bien, nous aurons de la chance...

— Voyons ! ce sont là des idées, rien de plus... je t'accorde qu'après avoir regardé plus attentivement ces deux hommes, ils ne me paraissent pas si francs ni si honnêtes que je l'avais cru...

— Ah ! c'est heureux ! Papa la Sardine n'est donc pas si bête...

— Je ne t'ai jamais injurié, moi. Et tu sais bien que j'ai confiance en toi... mais

veux-tu que nous raisonnions un peu... nous voilà en pleine mer, à quelques lieues de la côte... tout a bien marché jusqu'ici... qu'est-ce qui peut arriver?... un grain auquel on ne s'attendrait pas... mais ça ne serait pas la faute du capitaine ni de son second... et en admettant que nous buvions une forte goutte, est-ce qu'ils ne la boiraient pas comme nous... Tu auras beau dire, leur sort est lié au nôtre... tu sembles dire qu'ils veulent nous empêcher d'arriver... eh bien, et eux... est-ce qu'ils arriveraient mieux que nous... ce qui surviendra pour nous surviendra en même temps pour eux... est-ce que je n'ai pas raison ? »

La Sardine ne répondait pas. Il dodelinait des épaules comme un qui a son idée et qui laisse causer.

Tout à coup, il donna un coup de coude à Jacques :

« Bouge pas, fit-il, ouvre tes quinquets et retiens ton souffle... »

Les deux hommes avaient quitté la dunette et, descendant sur le pont, après avoir regardé s'ils étaient bien seuls, s'étaient dirigés du côté où se trouvait le canot de sauvetage... une merveille de construction solide.

Chose curieuse, faisant le métier de matelots avec une très remarquable dextérité, ils avaient examiné les palans, les avaient fait jouer, inspectant soigneusement les rouages et les poulies... tout fonctionnait à merveille, et il était évident qu'en cas de danger le canot pouvait être mis à la mer en quelques minutes...

Il y avait bien un autre canot sur l'autre côté du navire : mais de celui-là ils ne semblaient nullement se préoccuper... pour quoi ?...

Satisfaits de leur examen, ils étaient revenus vers la dunette, mais alors ils se séparèrent.

Dorff seul monta sur la plate-forme, Van Dorp tourna derrière la cheminée et les deux observateurs le virent soulever un panneau de bois et disparaître à l'intérieur du navire.

« Est-ce que tout ça te paraît clair ? dit la Sardine à l'oreille du gars. »

— Pour sûr que non. Il y a là quelque manigance, mais où ça conduit-il ce trou-là ?...

— Ça n'a pas été commode à trouver : il y a là, à fond de cale, une espèce de soute fermée de tous les côtés, à laquelle on ne peut arriver que par l'ouverture d'en haut... qui est tout proche de la cabine du capitaine et se ferme par une barre de fer munie d'une clef... ça n'aurait rien d'étrange si ces gens-là n'étaient pas, j'en suis sûr comme qu'il fait nuit, d'affreuses canailles... ça arrive souvent, surtout dans les bateaux de particuliers, qu'il y a comme ça une espèce de cachette, comme qui dirait un coffre-fort, pour les valeurs, les bijoux, les objets précieux...

« Mais vois-tu, petit, j'ai fouiné... et je sais que tous les bagages de la dame sont dans la cale ordinaire... si elle a des bijoux, elle les a gardés dans sa cabine... donc dans cette cachette-là, il y a autre chose ! »

— Mais quoi ?...

— Écoute, Jacquot... tu as du chien, pas vrai ?...

— Tant qu'il faudra... tu sais bien que je ne tiens qu'à prouver que je ne suis pas un propre à rien...

— Eh bien, viens avec moi... Dame ! si nous sommes surpris, le personnage nous cassera la tête... mais qui ne risque rien n'a rien...

— Où allons-nous ?

— Dans la cale, parbleu ! Du diable si nous n'arrivons pas à découvrir quelque chose... »

Chapitre II

Précautions stratégiques

Si nos amis avaient pu suivre directement le capitaine Van Dorp dans le réduit où il s'était glissé, voici ce qu'ils auraient vu.

Le capitaine était descendu par une sorte de cheminée carrée faite de bois très solide et hermétiquement close.

Des barres de fer placées en diagonale servaient d'escalier, et ainsi on arrivait tout au fond de la cale.

En sa dernière partie, cette espèce d'oubliette était revêtue de plaques de tôle qui formaient une caisse avec plancher.

Van Dorp avait soigneusement posé ses pieds sur le dernier barreau, et là, se tenant d'une main à l'un des barreaux supérieurs, il avait tiré de sa poche une petite lampe électrique dont il avait fait jouer le ressort.

Il l'avait ensuite accrochée à l'un des côtés de la cheminée de bois. Éclairé par le rayon blanc, il était alors descendu jusqu'au fond et avec précaution avait placé ses pieds dans le seul espace resté libre : car le plancher était étroit, à peine un demi-mètre carré, et il était quelque peu encombré.

Il y avait là une caisse en bois et garnie de ferrures d'acier, qui ressemblait à une de ces valises de luxe qui renferment un nécessaire de toilette.

Van Dorp l'ouvrit en poussant un ressort extérieur, et, avec la précision d'un homme qui ne se livrait pas à cet exercice pour la première fois, il introduisit une clef dans une ouverture ronde ménagée à l'intérieur, dans une cloison de bois noir.

Il tourna la clef, comptant soigneusement les déclics.

Puis il retira la clef, prit sa montre et écouta attentivement. On entendait comme un ronronnement très doux, coupé très régulièrement par de petits coups sourds.

Van Dorp comptait un, deux en tenant ses yeux rivés au cadran de sa montre : il y eut soudain un coup plus fort, comme si un marteau s'était soudain déclanché !...

Van Dorp resta immobile, calculant des lèvres.

« Un tour vaut trente secondes, murmura-t-il. Vingt tours font dix minutes, c'est-à-dire six cents secondes... c'est court. Bah ! on verra... »

Il se pencha alors, courbé en deux, sur la petite caisse et en approcha une autre boîte

munie d'un petit appareil, chaîne ou crochet, qu'il y arrima.

« Tout fonctionnera bien, fit-il encore. On risque sa vie, mais l'enjeu vaut bien ça... »

Et lentement, ayant éteint la lampe électrique, il remonta, souleva la trappe par laquelle il s'était introduit et reprit pied sur le pont.

Mais à ce moment il eut un sursaut.

La Sardine passait à deux pas de lui, se dandinant.

« Hé ! timonier, dit-il rudement, qu'est-ce que tu fais ici, à cette heure, au lieu d'être couché?... »

— Moi ! fit le vieux matelot, je ne peux pas dormir... je prends l'air... ça ne fait de mal à personne... Mais vous-même, capitaine, vous devez être bien fatigué... je vais prendre le quart, le temps est superbe... inutile de veiller...

— Je ne reçois de conseils de personne, dit Van Dorp, et il remonta sur la dunette ou Korff l'attendait.

— Nom de nom de nom ! gronda la Sardine. Y a pas à dire, c'est louche, plus que louche... mais quoi que c'est... »

Le fait est qu'avec Jacques il s'était glissé dans la cale jusqu'à la soute mystérieuse et que là tous deux avaient appliqué leur oreille contre la paroi...

Mais c'est à peine s'ils avaient entendu un léger bruit, comme un ressort qui se détendait. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Quant aux mots que Van Dorp avait mâchonnés, impossible d'en déterminer le sens.

Leur espionnage ne leur avait été d'aucune utilité.

La Sardine, d'ailleurs, malgré ses soupçons entêtés, avait été très frappé du raisonnement du gars. S'il arrivait malheur au bateau, le capitaine et son second en pâtiraient les premiers.

Il eût voulu en causer avec Jacques : mais celui-ci semblait s'être perdu dans la cale et ne reparaisait pas.

Que diable pouvait-il faire ?

Korff, tout naturellement, venait de descendre à son tour sur le pont, et bonnement, sans paraître surpris de rencontrer le timonier, il avait engagé la conversation avec lui :

« Eh bien, camarade (quelle cordialité !) nous pourrions nous vanter d'avoir eu belle traversée... après-demain matin, nous atteindrons la passe de Paramaribo... avec plaisir, hein?... »

La Sardine se campa sur ses jambes arquées, assujettit sa chique contre ses molaires et dit :

« Paramaribo ! nous n'y sommes pas encore... »

— Bah ! une affaire de trente-six heures.

— Il se passe bougrement de choses en trente-six heures...

— Il s'en passe souvent de très bonnes, accentua Korff en riant. Mais assez de dissertation. L'avenir est aux mains de Dieu...

— Ou du diable, gronda la Sardine.

— Comme vous voudrez. En tout cas, ce qui est en nos mains à nous, c'est de faire plaisir à nos hommes. Comme ce sera demain le dernier jour de navigation, nous voulons, ou plutôt le capitaine veut que tout le monde soit content... et si vous vou-

cachette du capitaine : comme lui, il n'avait rien compris, rien expliqué.

Mais maintenant sa conviction était faite.

Il y avait dans tout cela une canaillerie... dirigée contre qui ? Ce ne pouvait être que contre la jeune veuve...

Or, Jacques s'était pris de grande sympathie pour elle : elle lui rappelait sa mère restée seule, elle aussi, avec un petit gars qui était lui-même... et que l'on avait fait mourir de douleur.

Il y avait eu complot contre son repos, contre son bonheur, comme maintenant, il en était certain, il y avait complot contre le repos et le bonheur de cette pauvre femme.

Laissant Lambremer remonter sur le pont, il s'était dirigé vers les cabines occupées par Mieke Van Dorp.

Il ne savait pas au juste ce qu'il allait faire : mais il le ferait quand même.

En pénétrant dans le petit salon qui précédait la cabine et qui n'était éclairé que par la faible lueur d'une lampe, il vit tout à coup une forme se dresser devant lui, tandis qu'une main se tendait vers lui.

Et cette main était armée d'un petit poignard, aigu et brillant.

Il avait eu à peine le temps de saisir cette main :

« Mara ! fit-il. Pourquoi veux-tu me tuer?... »

Mais le poignet dont il s'était emparé se tordait, tandis que l'autre main, armée de griffes sérieuses,

lui labourait la face.

Tout cela sans cris, sans bruit.

La petite était tout nerfs, très forte.

Jacques, très disposé à ne pas abuser de sa force, comprit qu'il fallait cependant en finir. Il arracha le poignard des mains de Mara, puis la saisissant à bras-le-corps, il la coucha contre terre, lui disant :

« Hé ! Là ! petite sauvage, tu ne reconnais pas ton ami... »

Elle se trémoussait encore, ne voulant pas s'avouer vaincue.

Mais il insistait :

« Voyons, Mara, écoute-moi donc !... Tu sais bien, je suis Bob-à-yen, un ami... qui ne te veut que du bien... et j'ai besoin de causer avec toi... parce que... parce que ta maîtresse, M^{me} Mieke, est en danger.

— Lâche-moi ! gronda Mara.

— Oui... mais promets-moi de m'écouter...

— Rends-moi le poignard...

— Oui ! Tu vois, j'ai confiance en toi... »



LES AVENTURES DE « PROPRE-A-RIEN. »

« Tout fonctionnera bien, fit-il encore, on risque sa vie, mais l'enjeu vaut bien ça... » (P. 84, col. 1.)

lez être le porte-parole de la bonne nouvelle, vous leur annoncerez que, demain soir, il sera mis à leur disposition, certain petit tonneau de rhum qui leur permettra de fêter dignement la réussite de notre voyage...

— Du rhum ! s'écria le matelot. Vous voulez donc les griser ?...

— Ah ! décidément ce soir vous avez l'esprit mal fait, là Sardine !... que vous le vouliez ou non, il sera fait comme je vous l'ai dit... »

Et délibérément il tourna le dos au matelot.

Lambremer laissa échapper un vigoureux juron :

« Canaille ! fit-il. Et dire que je ne peux pas deviner de quoi il retourne... mais où diable est donc passé ce damné Propre-à-rien ? »

Or, voici ce qu'était devenu Jacques.

Comme Lambremer, il avait écouté attentivement ce qui se passait dans la